

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(27 février - 4 mars\)](#)[Item](#)[186. Lisieux, Samedi 2 mars 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

186. Lisieux, Samedi 2 mars 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Absence](#), [Deuil](#), [Discours du for intérieur](#), [Foi](#), [Nature](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (27 février - 4 mars)



[186. Paris, Vendredi 1er Mars 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
a pour réponse ce document



[188. Paris, Dimanche 3 Mars 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1839-03-02

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,

Information générales

LangueFrançais

Cote506, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

186. Samedi 2 mars 7 heures et demie

Le soleil a beau briller la rivière, a beau couler gaiement devant ma fenêtre ; tout ce qui m'entoure a beau prendre soin de m'animer et de me plaire. Je pense tristement à vous, si triste ! Je me sens seul loin de vous, si seul !

Je vous l'ai dit bien souvent; je puis me répandre au dehors ; je puis paraître, je puis être très occupé, très actif, et que tout cela soit point un mensonge, point un effort, mais très superficiel, très indifférent pour moi, pour ce qui est vraiment moi. Moi, c'est ce qui m'aime et ce que j'aime. Moi, c'est vous, vous de loin vu de près, triste ou gaie, pleurant ou souriant, juste ou injuste même. Mais ne soyez pas injuste ; ne le soyez jamais !

J'ai bien raison d'être triste avec vous. Voilà votre pauvre lettre. C'est bien assez du mal des jours ; les mots devraient être un repos. Je regrette quelque fois que vous ne soyez pas en état et aussi en nécessité absolue de vous fatiguer physiquement. Je l'ai éprouvé ; l'extrême fatigue endort la douleur ; quand le corps s'affaisse, l'âme s'apaise. Paix stérile, paix sans joie, mais qui donne quelque relâche et rend quelque force. Et puis, quand de cruelles images vous assiègent, quand vous n'êtes entourée que de morts, faites un effort, prenez votre élan ; sortez de ces tombeaux. Ils en sont sortis ; ils sont ailleurs. Nous serons où ils sont. Je me suis longtemps épuisé à chercher où ils sont et comment ils y sont. Je ne recueillais de mon travail que ténèbres et anxiété. C'est qu'il ne nous est pas donné, il ne nous est pas permis de voir clair d'une rive à l'autre. Si nous y voyions clair, s'ils étaient là devant nos yeux, nous appelant, nous attendant, supporterions-nous de rester où nous sommes aussi longtemps que Dieu l'ordonne ? Ferions-nous jusqu'au bout notre tâche ? Nous nous refuserions à tout, nous abandonnerions tout ; nous jetterions là notre fardeau, notre devoir, et nous nous précipiterions vers cette rive où nous les verrions clairement. Dieu ne le veut pas, mon amie. Dieu veut que nous restions où il nous a mis, tant qu'il nous y laisse. C'est pourquoi, il nous refuse cette lumière certaine, vive qui nous attirerait invinciblement ailleurs ; c'est pourquoi il couvre d'obscurité ce séjour inconnu où ceux qui nous sont chers emporteraient toute notre âme. Mais l'obscurité ne détruit pas ce qu'elle cache ; mais cette autre rêve où ils nous ont devancés, n'en existe pas moins parce qu'un nuage s'étend sur le fleuve qui nous en sépare. Il faut renoncer à voir dearest, il faut renoncer à comprendre. Il faut croire en Dieu. Depuis que je me suis renfermé dans la foi en Dieu, depuis que j'ai jeté à ses pieds toutes les prétentions de mon intelligence, et même les ambitions prématurées de mon âme, j'avance en paix quoique dans la nuit, et j'ai atteint la certitude, en acceptant mon ignorance. Que je voudrais vous donner la même sécurité la même paix ! Je ne renonce pas, je ne veux pas renoncer à l'espérer.

Midi

Je vais aller voter pour la formation du bureau. Demain, je serai retenu toute la journée, car on veut me nommer Président du Collège. Je ne pourrai probablement vous écrire que quelques lignes. Je les retarderai jusqu'au dernier moment ; il est possible que le scrutin soit dépouillé avant le départ du courrier. Je vous en dirais le résultat. Moi aussi, j'attends. Je viens de recevoir une lettre de M. Jaubert qui me rassure tout à fait sur l'élection de M. Duvergier. D'autant que Jaubert est disposé à voir en noir. Je suis préoccupé de celle de M. Joseph Poirier. J'y tiens et j'en ai toujours été un peu inquiet. Nous verrons. Je ne crains pas grand chose du résultat définitif, quel qu'il soit. Si la victoire ne nous est pas donnée du premier coup, nous aurons certainement de quoi la prendre. Peut-être cela vaudrait-il mieux. En tous cas, je suis résigné et prêt. Adieu. Ne soyez pas trop souffrante, je vous en prie. Mon ambition est bien modeste. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 186. Lisieux, Samedi 2 mars 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-03-02.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 16/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1690>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Samedi 2 mars 1839

Heure 7 heures et demie

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Lisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

7

Le Soleil a beau briller, la rivière a
 beau couler gaiement devant ma fenêtre; tout ce qui m'entoure
 a beau prendre soin de m'aider et de me plaire. Je pense
 tristement à vous, si triste! Je me tiens tout loin de vous,
 si seule! Je vous l'ai dit bien souvent: je puis me répandre
 au dehors; je puis paraître, je puis être très occupé, très
 actif, et que tout cela soit point un mensonge, point un
 effort, mais très superficiel, très indifférent pour moi, pour
 ce qui est vraiment moi. Moi, c'est ce qui m'aime et ce que
 j'aime. Moi, c'est vous, vous de loin ou de près, triste ou gai,
 pleurant ou souriant, juste ou injuste même. Mais ne soyez
 pas injuste; ne le soyez jamais.

J'ai bien raison d'être triste avec vous. Voilà votre pauvre
 lettre. C'est bien assez du mal des jours; les nuits devraient être
 un repos. Je regrette quelquefois que vous ne soyez pas en état
 et aussi on n'est vite abruti de vous fatiguer physiquement.
 Je l'ai éprouvé; l'extrême fatigue enlève la douleur; quand
 le corps s'affaiblit, l'âme s'apaise. Paix stérile, paix sans
 joie, mais qui donne quelque relâche et rend quelque force.
 Enfin, quand de cruelles images vous assaillent, quand vous
 sentez envahir que de morts, faites un effort, prenez votre

élan ; sortez de ces tombeaux. Ils en sont sortis ; ils sont ailleurs.
Vous savez où ils sont. Je me suis longtemps épuisé à chercher
où ils sont, et comment ils y sont. Je ne recueillois de mon
travail que ténèbres et anxiété. C'est qu'il ne nous est pas
donné, il ne nous est pas permis de voir clair d'une rive à
l'autre. Si nous y voyions clair, s'ils étoient là, devant nos
yeux, nous appelant, nous attendant, supporterions-nous de
restar où nous sommes aussi longtemps que Dieu l'ordonne ?
ferions-nous jusqu'au bout notre tâche ? nous nous
refuserions à tout, nous abandonnerions tout ; nous
jeterions là notre fardeau, notre devoir, et nous nous
précipiterions vers cette rive où nous les verrions clairement.
Dieu ne le veut pas, mon amie ; Dieu veut que nous
restions où il nous a mis, tant qu'il nous y laisse.
C'est pourquoi il nous refuse cette lumière certaine, vive,
qui nous attireroit invinciblement ailleurs ; c'est pourquoi
il couvre d'obscurité le séjour inconnu où ceux qui nous
sont chers emporteroient toute notre âme. Mais l'obscurité
on détruit pas ce qu'elle cache ; mais cette autre rive
où ils nous ont devancé n'existe pas moins pour qu'un
nuage s'étend sur le fleuve qui nous en sépare. Il faut
renoncer à voir, dearest, il faut renoncer à comprendre !
Il faut croire en Dieu. Depuis que je me suis consacré
dans la foi en Dieu, depuis que j'ai jeté à ses pieds
toutes les prétentions de mon intelligence, et même les
ambitions prématurées de mon âme, j'avance en paix

quoique dans la nuit, et j'ai atteint la certitude en acceptant
mon ignorance. Que je voudrais vous donner la même sécurité,
la même paix ! Je ne renonce pas, je ne veux pas renoncer
à l'espérance.

Midi.

Je vais aller voter pour la formation du bureau. Demain,
je serai retenu toute la journée, car on veut me nommer
Président du collège. Je lui priverai probablement vous écri-
rez quelques lignes. Je lui retarderai jusqu'au dernier moment,
il est possible que le scrutin soit expédié avant le départ
du courrier. Je vous en disais le résultat. Moi aussi, j'attends.
Je viens de recevoir une lettre de M. Daubert qui me rassure
tout à fait sur l'élection de M. Desorgues. D'autant que
Daubert est disposé à voter en noir. Je suis préoccupé de
celle de M. Joseph Perin. Il y tien, et j'en ai toujours été un
peu inquiet. Nous verrons. Je ne crains pas grand'chose du
résultat définitif, quel qu'il soit. Si la victoire ne nous est
pas donnée du premier coup, nous aurons certainement
de quoi la prendre. Peut-être cela vaudrait-il mieux. En
tout cas, je suis résigné et prêt.

Adieu. Ne soyez pas trop souffrante, j'en suis sûr.
Mon ambition est bien modeste. Adieu.